



PETITE BIBLIOTHÈQUE ENCORAGE

électronique, universelle
et éternelle

dirigée par Alfu



Informations techniques :

Ce fichier est conçu pour être lu en mode « plein écran ». La taille et la qualité de l'écran utilisé ont une incidence très importante sur le confort de lecture.

Avec Adobe Acrobat®, il est possible d'utiliser les fonctions d'annotation et de créer une version personnalisée.

Malgré le soin apporté à l'établissement du texte et à sa mise en page, des fautes, erreurs ou incorrections typographiques ont pu nous échapper. Nous remercions par avance le lecteur ou la lectrice qui nous les signalera et nous permettra ainsi de les corriger au plus vite.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41 d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les « analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

Copyright 2000, Les Belles Lettres / Encrage, Paris

ISBN en cours

PONSON DU TERRAIL

LE MAL INCONNU

(1864)

1.

Rodolphe écrivait, au coin de son feu, sa fenêtre ouverte, par une nuit d'hiver claire et froide, la lettre bizarre que voici :

« A un ou une inconnue,

Etes-vous une blonde et vaporeuse jeune fille lisant un roman en cachette pendant les nuits silencieuses ?

Etes-vous quelque savant mystérieux, ou bien encore êtes-vous un poète ?

Qui que tu sois, hôte mystérieux de cette chambre dont la fenêtre, soigneusement fermée tout le jour, s'éclaire discrètement le soir, et au travers de laquelle une lampe brille jus-

qu'aux premières lueurs de l'aube... qui que tu sois, femme au sourire d'ange, grave docteur interrogeant les arcanes de la science, ou, jeune poète croyant à gloire, voisin inconnu et vers lequel pourtant une invincible sympathie m'attire, c'est à toi que je fais mes adieux.

Voici huit jours que j'habite cette chambre.

Chaque soir, vers onze heures, quand je rentre, j'aperçois, de l'autre côté de la rue, au même étage, une fenêtre dont les rideaux, soigneusement tirés, laissent filtrer au dehors une modeste clarté qui ne s'éteint qu'avec les étoiles.

Chaque soir je m'accoude à l'appui de ma croisée, et mon regard s'attache à cette lumière.

Quelque chose me dit qu'il y a là un être que j'aurais aimé, homme ou femme, d'une robuste et loyale amitié ou d'un tendre amour.

Malheureusement, je n'ai plus le temps d'aimer et je vais te faire mes adieux, cher voisin que je ne verrai jamais.

Mon histoire n'est pas très longue, elle n'a rien de romanesque, et cependant un reste d'orgueil humain me pousse à te la raconter.

Le voyageur fatigué qui touche au terme de son voyage, se retourne parfois vers la route qu'il a parcourue et laisse échapper un mot de regret.

Pour quelques-uns, les âpretés de la lutte valent mieux que les douceurs du repos.

L'heure où je me reposerai approche, et je l'attends avec calme, sinon avec impatience, — mais avant qu'elle ait sonné, pourquoi résisterais-je à la fantaisie de jeter un dernier regard en arrière ?

J'ai trente ans, je me porte bien. J'étais peut-être constitué de manière à vivre cent ans.

Cependant je vais aller, au petit jour, me promener dans le bois de Vincennes, et je m'y ferai sauter la cervelle.

Pourquoi ?

Je ne suis ni un banqueroutier, ni un assassin que le remords poursuit, ni un amant trompé, ni un mari jaloux.

Je vais me tuer simplement parce qu'il n'y a plus de place pour moi sur ce grain de sable qui gravite dans l'espace et qu'on appelle la terre.

Je suis né avec cent mille livres de rente, je mourrai ayant dans ma poche mon dernier louis.

Là est tout le mystère.

Commencer la vie pauvrement, c'est prendre le goût du travail, c'est le plus court chemin pour devenir riche et heureux.

Mais avoir eu à vingt ans des chevaux de sang et des femmes de prix, avoir bu du tokay à flots, fumé de vrais cigares et joué le whist à vingt-cinq francs la fiche, — pour s'éveiller un matin, quand sonne la trentaine, en présence d'une ruine complète, — c'est finir par où il aurait fallu commencer.

Un homme de mes habitudes ne peut vivre qu'à la condition d'être riche ou soldat dans un régiment quelconque.

Si j'avais vingt ans, je porterais le sac au dos. Si j'étais peintre, je demanderais des consolations à l'art. Mais je ne suis qu'un pauvre viveur et qui a besoin de repos.

Quand cette lettre vous arrivera, cher voisin mystérieux,

j'aurai mis en pratique le proverbe chinois : Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché.

Antonia m'a quitté, il y a quinze jours ; mes amis se sont éloignés de moi avec une sainte horreur ; un monsieur cravaté de blanc et vêtu d'un habit crasseux se présentera demain à neuf heures, déclinera sa qualité d'huissier et fera enlever mon mobilier. Vous conviendrez, cher voisin, que je n'ai vraiment plus rien à faire ici.

Adieu donc, songez à moi quelquefois et ne vous couchez plus aussi tard. Les longues veilles finissent par altérer la santé. »

2.

Lorsque le baron Rodolphe de Vergniaules eut terminé cette lettre, il se leva et s'approcha de la croisée.

La lumière brillait toujours de l'autre côté de la rue, derrière les rideaux soigneusement tirés de cette fenêtre qui éveillait depuis huit jours la curiosité du viveur blasé.

« Voyons, se dit-il, faisons comme les enfants qu'on endort avec un conte de fées. Avant de nous endormir, rêvons un peu...

« Il y a peut-être là une femme jeune et belle, une femme que j'aurais aimée et qui m'aimerait... »

Il eut un soupir de regret, et son œil s'attacha de plus en plus sur cette étoile artificielle qui semblait ne briller que pour lui.

Mais un rayon d'opale glissa sous le ciel ; la lampe s'éteignit et la poitrine de Rodolphe laissa échapper son dernier soupir.

« Allons ! se dit-il, voici la fin, le rideau tombe et la pièce est jouée. »

Le baron Rodolphe ôta sa robe de chambre, fit une toilette minutieuse, ni plus ni moins que s'il eût dû se battre dans une heure, puis il chercha ses gants, sa canne et son chapeau, mit un revolver dans sa poche et sortit sans bruit.

Il n'était pas jour encore, les rues étaient calmes, le pavé sec, l'air vif et froid.

Rodolphe releva le collet de son paletot pour abriter ses oreilles, entortilla le reste de sa figure dans un cache-nez de soie blanc et descendit dans la rue.

Au seuil extérieur de sa maison, avant de s'aventurer sur le trottoir, il leva de nouveau la tête vers cette croisée de la maison voisine où tout à l'heure brillait encore une lampe nocturne.

« Adieu ! » répéta-t-il.

Puis il fit un pas en avant. En ce moment, une voiture

tourna l'angle de la rue Taitbout, — ceci se passait rue Saint-Lazare, — et vint s'arrêter précisément devant la porte de cette maison où demeurait l'être mystérieux.

La portière s'ouvrit; un frou-frou de robe de soie se fit entendre, et une femme posa la pointe d'un petit pied chaussé de satin blanc sur le trottoir, tandis que sa main gantée tirait vivement le bouton de cuivre de la sonnette.

Rodolphe s'arrêta ébloui.

Cette femme était jeune, délicieusement belle, et son burnous, un cachemire blanc doublé de rose, disait qu'elle avait passé la nuit au bal.

La porte s'ouvrit, la jolie femme disparut, et la voiture s'éloigna.

Rodolphe se prit à soupirer.

« Voilà qui est dur, se dit-il, d'aller mourir en laissant derrière soi une semblable créature. S'il me restait cinquante louis, je vivrais huit jours de plus... par curiosité. »

Mais comme le baron Rodolphe n'avait plus cinquante louis, il enfonça les mains dans les poches de son paletot et pressa le pas.

Comme il atteignait l'angle du faubourg Montmartre, il fut arrêté par un de ces modernes philosophes qu'on décore du nom vulgaire de chiffonniers :

— Monsieur, lui dit cet homme, pourriez-vous me dire l'heure ?

— Mon cher ami, répondit le baron, je ne me suis jamais levé aussi matin, et des infortunes trop longues à te raconter m'ont obligé à me séparer de ma montre. Cependant...

Rodolphe n'acheva pas la phrase commencée ; il éprouva une sensation de froid bizarre ; ses lèvres entr'ouvertes se refermèrent brusquement, ses yeux devinrent fixes, son cœur cessa de battre ; il pirouetta deux fois sur lui-même et se laissa tomber à la renverse en faisant cette réflexion :

« La Providence est d'une bonté touchante à mon égard. Elle m'épargne le désagrément de me brûler la cervelle moi-même, en me tuant d'une attaque d'apoplexie. Je n'avais pas le cou trop court, cependant... »

Et le baron Rodolphe ferma les yeux, et le chiffonnier, qui voulut le relever, le crut mort.

... ..

Taudis que le futur suicidé croyait succomber à une attaque d'apoplexie, la porte qui s'était refermée sur la belle inconnue sortant du bal s'ouvrit pour laisser passage à un homme d'âge mûr qui suivit, d'un pas rapide, le même chemin que le baron Rodolphe.

Cet homme aperçut un groupe de trois personnes, le chiffonnier et deux balayeurs s'empressant autour du baron évanoui ; il s'approcha en disant :

— Je suis médecin !

3.

Quel âge avait-il ?

Lorsqu'il était assis à sa table de travail, le front courbé sur quelques vieux bouquins poudreux, à voir son crâne jaune et chauve, vous eussiez parié pour soixante-dix ans.

S'il se redressait, lissait de sa main sa barbe encore noire et laissait étinceler son œil d'un bleu sombre bordé de longs cils, si un sourire venait sur ses lèvres charnues, vous eussiez dit un jeune homme.

Le docteur Wilfrid était un Allemand venu à Paris il y avait douze ou quinze ans, et bien connu dans le quartier de la Chaussée d'Antin.

Cependant il n'exerçait pas habituellement, ne donnait pas de consultations et ne se dérangeait pour un malade

que lorsque la Faculté de Paris tout entière l'avait abandonné.

— Allez chercher le docteur Wilfrid !

Quand un médecin ordinaire prononçait cette phrase au chevet d'un moribond, les parents croyaient devoir fondre en larmes, l'héritier commandait les lettres de deuil et le monument funèbre. Rarement on suivait le conseil du médecin.

Cependant le docteur allemand avait opéré, disait la rumeur publique, des cures merveilleuses. On en citait trois des plus singulières.

Un banquier, riche de douze millions, s'étant battu pour une danseuse, était rentré chez lui le poumon perforé d'un coup d'épée.

Tous les médecins appelés déclarèrent la blessure mortelle.

La femme du banquier appela le docteur Wilfrid.

Elle était jeune, elle était belle et se lamentait bien à tort, en définitive, car son mari allait mourir justement puni de l'avoir délaissée.

— Madame, dit le docteur, pour un autre que moi, votre mari est un homme mort. Causons, s'il vous plaît, comme si nous étions au lendemain des funérailles. Lui avez-vous apporté une dot? Vous en a-t-il reconnu une? Sa mort ne va-t-elle pas vous réduire au besoin?

— Ah! monsieur, s'écria la pauvre femme, mon mari m'a tout donné par son contrat de mariage; mais prenez tout, si c'est nécessaire, et sauvez-le!

— Si je le sauve, répondit le docteur, vous me donnerez trois millions.

Un mois après, le banquier était hors de danger; un an plus tard, il se ruinait à la Bourse, et se faisait sauter la cervelle. Le lendemain, la pauvre veuve reçut sous enveloppe, avec le mot *restitution*, une inscription en trois pour cent de cent quarante mille livres de rentes.

Elle courut chez le docteur Wilfrid, et le trouva dans un cabinet étroit, sobrement meublé et encombré de livres.

Elle voulait rendre les trois millions; mais le docteur lui dit en souriant:

— Je fais de la médecine pour mon plaisir. Gardez, madame.

Une autre fois, disait encore la chronique du quartier, le docteur Wilfrid fut appelé chez une pauvre mère, dont l'enfant était atteint du croup.

— Madame, dit-il, votre médecin a eu le tort de désespérer. Il peut sauver votre enfant. Priez-le simplement d'exécuter mon ordonnance.

Il écrivit sa prescription sur le coin d'une table. On appela le médecin ordinaire, et l'enfant fut sauvé.

Ce médecin-là était un jeune homme déjà célèbre. Il courut chez le docteur Wilfrid, les mains ouvertes, les lèvres débordant de paroles de reconnaissance.

— Ecoutez, mon jeune confrère, reprit le médecin allemand, en bonne conscience, c'est moi qui ai sauvé votre malade, et cependant j'exige que vous gardiez vos honoraires. Mais, écoutez-moi bien, je vais faire un pacte avec vous, car vous êtes professeur à l'hospice Saint-Louis, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le jeune médecin.

— Chaque fois que vous serez embarrassé, venez me

consulter ; sur l'honneur, je vous garderai le secret. En revanche, toutes les fois que vous aurez un cas d'apoplexie, vous m'appellerez.

— Est-ce que vous étudiez l'apoplexie ? demanda le jeune médecin.

— Non, répondit le docteur Wilfrid, je recherche une maladie disparue depuis le Moyen Age, et dont les premiers symptômes se manifestaient par une apoplexie foudroyante. Le dernier médecin du XV^e siècle qui ait parlé de cette maladie, que, du reste, personne n'a jamais pu guérir, est le docteur Lorenzo Narni, de Florence, médecin des princes de Médicis. Cependant, acheva le docteur, j'ai la conviction que cette maladie existe, et depuis trente années j'ai parcouru le monde entier pour la retrouver. Si j'y parviens, j'écirai le plus beau livre médical qui ait jamais été écrit.

— Mais, observa le jeune médecin, cette maladie était mortelle, dites-vous ?

— Oui, mais elle laissait vivre très longtemps son malade. Le dernier cas cité par Lorenzo Narni était un homme de soixante-dix ans, qui en était atteint depuis sa jeunesse.

Le jeune médecin s'en alla en promettant au docteur Wilfrid de tenir sa parole, et il la tint, en effet ; mais au bout d'un an, le docteur n'avait encore rencontré que des cas ordinaires d'apoplexie.

La troisième cure, enfin, qui avait fait quelque bruit, était celle-ci :

Une jeune actrice d'un théâtre de genre, s'étant approchée trop près de la rampe, sa robe prit feu, et en quelques minutes elle fut entourée de flammes, horriblement brûlée, défigurée, et rapportée chez elle dans un état désespéré.

Le docteur Wilfrid fut appelé en hâte par un prince russe qui protégeait la jeune artiste et l'aimait passionnément.

L'Allemand hocha la tête d'abord, puis il eut un faible espoir, puis son œil brilla. Il était sûr du succès.

— Prince, dit-il au Moscovite, si je sauve votre maîtresse et si je lui rends sa beauté, à quel taux estimerez-vous mes honoraires ?

Le prince prit un carnet de la maison Rothschild, chez laquelle il avait un crédit illimité, et le tendit, avec un crayon, au docteur, en lui disant :

— Ecrivez vous-même le chiffre qui vous plaira.

— Non, dit le médecin, je ne veux pas d'argent.

— Que voulez-vous donc ?

— Votre parole que vous m'accorderez ce que je vous demanderai.

Le prince donna sa parole, l'actrice fut sauvée et retrouva son frais visage.

— Maintenant, dit le docteur au prince russe, vous allez me donner un mot pour votre intendant de Livonie, car vous possédez dans cette province une douzaine de villages et quinze mille paysans.

— A peu près, dit modestement le prince.

— Votre intendant, poursuivit le docteur Wilfrid, me logera dans un de vos châteaux. Je compte y passer un an. On m'apportera les cadavres de tous ceux de vos paysans qui mourront durant cette année, et j'en ferai l'autopsie.

— Accordé ! dit le prince.

Le docteur Wilfrid quitta Paris. Quand il fut parti, les médecins de la Faculté ne manquèrent pas de dire que le

bon Allemand était fou, et que pas plus le docteur Lorenzo Narni que la fameuse maladie n'avaient jamais existé.

Or, un mois environ avant le jour où commence cette histoire, le docteur Wilfrid était revenu à Paris, triste, morose et sensiblement vieilli.

Ses recherches avaient été vaines. Il avait fait de nombreuses autopsies et n'avait rien trouvé.

... ..

4.

On ne meurt pas toujours d'une attaque d'apoplexie.

Nous citerons, à l'appui de cette opinion, le baron Rodolphe qui, après être tombé tout de son long sur le trottoir, auprès de Notre-Dame-de-Lorette, se retrouva couché dans son lit.

Ses regards étonnés purent constater la présence de chaque pièce de son chétif mobilier.

La pendule elle-même était sur la cheminée et marquait midi.

— C'est singulier, murmura-t-il à mi-voix. Je m'explique fort bien ce qui a dû arriver. J'ai été frappé d'une attaque d'apoplexie; mon bras entouré de bandelettes me prouve qu'on m'a saigné; j'avais quelques papiers dans ma poche

qui auront fait connaître mon domicile. Tout cela est parfaitement naturel; mais voici où le fantastique commence: mon mobilier, saisi depuis huit jours, devait être enlevé et vendu ce matin. Un huissier n'a jamais reculé même devant un moribond. Celui qui représente mon créancier est donc mort?

— Je, l'ai payé, dit une voix.

Le baron tourna la tête et vit un inconnu à son chevet.

C'était le docteur Wilfrid.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il, d'avoir pris la liberté de vous débarrasser de cette misère.

— Une misère! exclama le baron. Aurais-je donc l'honneur de parler à M. de Rothschild lui-même?

— Non, monsieur, répondit le docteur; je suis un pauvre médecin allemand qui n'exerce qu'au point de vue de la science.

— Mais vous avez payé dix mille francs pour moi!

— A peu près...

Le baron salua.

— Si chacun de vos malades vous coûte cette somme,

dit-il, ou vous avez peu de malades, ou vous êtes plus riche que l'illustre banquier dont je viens de prononcer le nom.

— J'ai environ cinq cent mille livres de rente, répondit modestement le docteur Wilfrid.

Le baron salua de nouveau.

On salue toujours un homme qui a cinq cent mille livres de rentes, fût-il chauve et Allemand.

Puis il reprit :

— Je suis vraiment désolé, monsieur, que vous vous soyez donné la peine, d'abord de m'arracher à la mort, ensuite de payer une de mes dettes.

— En auriez-vous d'autres ? demanda l'Allemand avec flegme.

— Pour qui me prenez-vous ? fit Rodolphe avec fierté. Pensez-vous qu'un homme comme moi, s'il n'avait dû que dix mille francs, aurait jamais songé à se brûler la cervelle ? Car, vous ne savez peut-être pas...

Un sourire arquait les lèvres épaisses du docteur.

— Je sais tout, dit-il. Vous aviez laissé sur votre table une lettre que je me suis permis d'ouvrir.

— Vous avez bien fait, docteur. Maintenant, poursuit Rodolphe, causons sérieusement : quand pourrai-je me lever ?

— Mais... demain...

— Alors, je vous ferai mes adieux ce soir, docteur. Je compte me lever de bonne heure...

Le docteur continua à sourire :

— Il est inutile de vous demander pourquoi, dit-il. Vous songez toujours à vous tuer ?

— Toujours. Dame, mettez-vous à ma place.

— C'est juste. Cependant, ne regretterez-vous rien ?

— Rien. Ah ! pardon... j'oubliais... Je regretterai deux choses.

— Voyons.

— Je regretterai d'abord de ne point connaître mon voisin mystérieux.

— Bon ! après ?

— Après, je regretterai pareillement de n'avoir pas revu une femme charmante que j'ai entrevue l'espace d'une seconde.

— En quel endroit ?

— Là... dans la rue... ce matin... Une femme qui revenait du bal, et qui est entrée dans la maison où se trouve justement la fameuse fenêtre.

— Ah ! fort bien, dit le docteur.

Puis il rêva un moment :

— Monsieur le baron, dit-il enfin, on ne se gêne pas plus avec un médecin qu'avec un confesseur. A Dieu ne plaise qu'un docteur allemand, compatriote de l'auteur de Werther, songe jamais à médire du suicide ! Vous voulez vous tuer parce que vous êtes ruiné, Dieu me garde de vous blâmer... Cependant, si je vous faisais une question ?

— Faites, docteur.

— Supposez qu'un ami vienne vous dire : On ne se lève de table que lorsqu'on n'a plus faim. Tu as faim encore, rassasie-toi. Pour satisfaire ta curiosité et revoir cette femme, il te faut quelques jours d'existence, je viens te les offrir. Que répondriez-vous, monsieur le baron ?

— Mais, docteur, j'accepterais...

— Eh bien, reprit le docteur Wilfrid, je vous l'ai déjà dit,

je suis un médecin excentrique ; si je paye les dettes de mes malades, à plus forte raison je suis homme à satisfaire leur dernière fantaisie.

Il posa trois billets de mille francs sur la table de nuit du baron et ajouta :

— Est-ce assez pour huit jours ?

— C'est trop, docteur.

— Bah ! fit l'Allemand, cela ne représente que trente-six heures de mon revenu. Vivez huit jours encore, et vivez de votre mieux. Buvez du champagne, montez à cheval, aimez, jouez, ne vous refusez absolument rien. Seulement... pardonnez-moi une condition, deux même.

— Parlez, docteur.

— Promettez-moi d'abord que, tout en cherchant à pénétrer le mystère de la fenêtre toujours close, vous respecterez toutes les lois du roman et ne vous conduirez ni comme un agent de police qui entre dans les maisons sous prétexte d'ordre public, ni comme un propriétaire mal-appris qui prend des renseignements chez le portier.

— Foi de gentilhomme ! dit le baron.

— Ensuite, ajouta le docteur Wilfrid, vous me permettez de venir vous voir chaque jour, le matin, un quart d'heure, à titre de médecin.

— Ah ! docteur, murmura le baron, vous êtes un homme d'esprit, et votre philanthropie est la plus sérieuse que j'aie jamais vue.

Le docteur salua à son tour. Puis il installa une garde-malade au chevet du baron et s'en alla.

5.

Quinze jours après, M. le baron Rodolphe de Vergniaules avait dépensé deux mille huit cents francs sur les trois mille que lui avait donnés le docteur, et il n'était guère plus avancé qu'au moment où ce dernier les avait posés sur la table.

Il n'avait pas revu la belle inconnue, — il ne savait encore quel était l'hôte mystérieux de cette chambre où une lumière brillait toute la nuit.

Seulement il avait retrouvé sa robuste santé et un appétit majestueux.

Il ne lui restait de son apoplexie que quelques taches bleuâtres sur les bras et les épaules, — taches qu'un médecin eût appelées des éphélides.

— Tenez, mon cher docteur, disait-il au médecin alle-

mand, qui lui faisait sa quinzième visite, je crois que l'heure est venue de prendre congé. Avec les deux cents francs qui me restent, je vous offre à déjeuner au Café Anglais, et nous nous quitterons au dessert.

— Comme vous voudrez, dit tranquillement le docteur.

Et tandis que le baron faisait sa toilette, il ouvrit la croisée en disant :

— Je crois que voilà le soleil revenu — il pleuvait ce matin.

Rodolphe s'approcha à ces paroles du docteur ; mais soudain, il poussa un cri...

La fenêtre constamment close s'était ouverte enfin, et elle encadrait une tête blonde si merveilleusement belle qu'on eût juré un Watteau ou un Greuze sorti de son cadre.

— C'était elle ! dit-il.

— Un moment ! dit le docteur avec calme.

Il prit sa montre d'une main et le poignet du baron de l'autre.

Le baron Rodolphe était pâle, et son pouls se prit à marquer cent vingt pulsations à la minute.

Puis, la fenêtre se reforma, la belle inconnue disparut, et le poulx du baron retrouva sa régularité de pulsations. Alors le docteur Wilfrid lui dit :

— J'ai cru que nous ne déjeunerions pas ensemble.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai cru que vous alliez mourir.

— Ah bah !

— Retrousssez donc vos manches et regardez vos bras. Ils doivent être noirs. Les taches brunes se sont élargies, j'en suis sûr.

— C'est vrai, murmura le baron, qui releva les manches de son habit et demeura stupéfait.

Le docteur continua :

— Puisque cette émotion ne vous a point tué, vous pouvez vivre longtemps encore, peut-être dix ans, peut-être vingt.

— Merci, je n'y tiens pas. Et, dans deux heures...

— Ah ! pardon, fit le docteur, je ne vous ai pas étudié durant quinze jours pour vous laisser brûler la cervelle tout à l'heure, sans aucun profit pour moi.

Et comme le baron le regardait de plus en plus étonné :

— Mon cher, poursuivit l'Allemand, si je l'avais voulu, la jolie créature que vous venez de voir vous fût apparue chaque matin depuis quinze jours. Mais je tenais à étudier sur vous les effets d'une curiosité et d'un désir sans cesse irrités. Le mystère que vous n'avez pu pénétrer est mon œuvre. Tout à l'heure, j'ai fait un signe et cette fenêtre s'est ouverte.

« Vous l'avouerais-je ? En ce moment-là, je n'aurais pas donné cinquante centimes de votre vie. J'ai cru que l'émotion vous tuerait en trois secondes ; que vous tomberiez foudroyé comme un bœuf sous le coup de massue.

— Oh ! oh ! dit le baron, mais vous êtes superbe de calme, docteur.

— Je suis médecin, répondit le docteur, et je n'ai jamais aimé que la science.

« Ma parole d'honneur ! pensa le baron Rodolphe, j'ai pourtant été assez bête pour considérer cet homme comme un philanthrope. »

— Maintenant, acheva le docteur, allons déjeuner. Je serai votre amphytrion et je vous proposerai une affaire.

Il insista sur ce dernier mot, et cet homme qui, tout à l'heure, parlait de se tuer au dessert, éprouva un indicible frisson.

Le docteur Wilfrid ne souriait plus, et son œil bleu jetait un feu sombre.

Le baron songea vaguement à Méphistophélès.

6.

Ils avaient ouvert la fenêtre tandis qu'un beau feu pétillant et clair flamboyait dans la cheminée.

Le soleil éclatant d'une matinée d'hiver projetait ses gerbes lumineuses sur le boulevard, encombré de fringants équipages et d'élégants cavaliers qui s'en allaient au bois.

Le baron Rodolphe avait été mis en gaieté par deux bouteilles de vieux château-margaux et une bartavelle truffée.

Il fumait en ce moment un excellent cigare et dégustait, à petits coups, un verre de liqueur de madame Amphoux.

— A présent, dit le docteur, en secouant la cendre de son trabucos sur son assiette, causons sérieusement.

— Soit, causons, docteur.

— Supposez que je sois votre intendant, et laissez-moi

vous arranger votre vie comme si vous aviez encore cent mille livres de rentes.

— Supposons, docteur.

— Je vous logerais dans un de ces petits hôtels tout neufs du boulevard Beaujon. On peut en avoir un pour deux cent mille francs, soit dix mille francs de loyer.

« Vous déjeuneriez chez vous, vous dîneriez ici. Comptons cinquante louis de pâtée par mois.

« Cinq domestiques, une cuisinière, un valet de chambre, un groom, un palefrenier et un cocher. Huit mille francs environ.

« Deux chevaux de phaéton, un cheval de selle et un cheval de chasse, — à peu près quinze mille francs.

« Cinq mille francs chez votre tailleur, mille écus pour vos gants et vos cravates.

« Mettons sept mille francs de faux frais. Total, soixante mille francs.

— C'est exact, docteur.

— Supposons que vous ayez vos cent mille livres de rentes. Il vous resterait donc quarante mille francs pour

acheter des cachemires, donner des dentelles et fumer des cigares.

— Ceci me semble suffisant.

— Oh ! dit le docteur toujours calme et froid, avec un sujet comme vous, je ne suis pas à trente mille francs près. Si vous êtes court, vous puiserez dans ma caisse.

Ces derniers mots arrachèrent une exclamation de surprise au baron :

— Ah ça, docteur, dit-il, qu'est-ce que cette plaisanterie ?

— Je ne plaisante jamais, baron. Ne vous ai-je pas dit que je voulais vous proposer une affaire ?

— C'est juste.

— Donc, écoutez-moi. Je cherche depuis trente années les traces d'une maladie appelée au Moyen Age la peste brune, et qui a disparu depuis trois siècles. Or, jugez de ma joie, il y a quinze jours, lorsque, en vous soignant, j'ai reconnu les traces de cette maladie chez vous.

— Vraiment ? fit le baron Rodolphe qui ne put se défendre d'un certain effroi.

— Bah ! dit le docteur en riant, un homme qui voulait se

tuer aujourd'hui même va-t-il trembler au seul mot de maladie ?

— C'est juste, répondit Rodolphe. Cette maladie est-elle mortelle ?

— Assurément. Seulement, quand on a résisté aux deux accès que vous avez eus, il n'y a pas de raison pour qu'on ne vive pas dix, quinze ou même vingt ans.

— Ah ! ceci est assez rassurant.

— Or, reprit le docteur, je n'ai pas travaillé trente années et dépensé des sommes énormes pour laisser échapper le seul sujet que j'aie rencontré.

Voici donc ce que je vous propose...

— Parlez, docteur.

— Je vais vous faire une pension annuelle de cent mille francs. Nous vivrons ensemble, comme le père et le fils. Vous arrangerez votre existence comme par le passé. Je vous permets tous les plaisirs, tous les excès même. Aimez, jouez, buvez, chassez à courre. Plus vous résisterez, plus mes études seront fructueuses.

Le jour à vous mourrez, j'aurai une magnifique autopsie à faire.

Le docteur parlait froidement, comme un négociant qui conclut une affaire commerciale.

— Voyons, dit-il, cela peut-il vous convenir ?

— Parbleu ! dit le baron, mais sans doute, docteur. Si je m'étais tué ce matin, je serais mort au plus beau moment de la vie.

— Vous croyez ?

— Parbleu ! le plus beau moment, selon moi, est celui où l'on retrouve cent mille livres de rente.

« Cependant, laissez-moi vous faire une question.

— J'écoute, dit le docteur.

— Si je m'étais tué, il y a quinze jours ou ce matin, vous eussiez pu faire mon autopsie et économiser cent mille livres de rente ; car, comme vous le dites, je puis fort bien vivre dix ans encore.

— Peut-être vingt, dit le docteur. Mais écoutez-moi. Ce n'est pas un cas unique que je veux étudier.

— Ah !

— Je veux savoir si cette maladie, contagieuse au Moyen Age, peut l'être encore.

— Ceci est différent.

— Tandis qu'on installera votre hôtel et que vous chargerez un de vos amis de remonter votre écurie, nous ferons un petit voyage d'une quinzaine de jours ; nous irons en Allemagne, dans une petite principauté dont le souverain est mon ami. C'est un prince philosophe, passionné pour la science, et qui mettra à ma disposition un pauvre diable condamné à mort pour quelque crime.

— Bien. Et alors ?...

— Alors, je vous saignerai et, à l'aide d'un soufflet que j'ai imaginé, j'insufflerai une demi-pinte de votre sang dans les veines du condamné.

Le baron fit une légère grimace.

— Si la maladie qui, chez vous, est évidemment à l'état d'héritage transmis à travers les générations et a, par conséquent, perdu la plus grande partie de son énergie, ce qui explique qu'elle vous ait laissé vivre jusqu'à présent, si la maladie est contagieuse, dis-je, ainsi que le prétend l'illustre

docteur Lorenzo Narni, elle tuera le condamné à mort dans un temps plus ou moins long, à moins, ce qui serait mon triomphe, que je ne parvinsse à le guérir.

— Tiens ! dit le baron en allumant un cigare, voici une combinaison à laquelle je n'avais point songé.

— On ne saurait songer à tout, dit froidement le docteur.

— Mais, si vous guérissiez ce second sujet, reprit Rodolphe, vous pourriez me guérir aussi ?

— Non, dit le docteur.

Le baron frissonna légèrement.

— Je le pourrai, continua l'Allemand avec un flegme féroce, que je ne le ferais pas...

— Et pourquoi ?

— Vous allez voir. Supposez que j'inocule votre mal à deux condamnés au lieu d'un, et que je guérisse le premier...

— Bon !

— Je laisserai évidemment mourir le second pour me ménager une autopsie des plus curieuses.

— Parfait... Mais... moi...

— Vous ? dit le docteur, vous êtes le vaccin, avez apporté

la maladie en naissant, à l'état d'héritage, et votre autopsie me devient tout à fait indispensable pour le grand ouvrage que je rêve. Songez donc que je puis laisser un nom immortel dans la science.

— Votre argument est sans réplique, mon cher docteur, répondit le baron Rodolphe. Seulement, laissez-moi réfléchir un peu...

— A votre aise, dit le docteur.

Rodolphe alla s'accouder sur l'appui de la croisée, et contempla le boulevard étincelant de lumière et couvert de cette foule mondaine dont la vue donne des éblouissements.

— Après tout, se dit-il, si je me tue tout de suite, je n'éviterai pas le scalpel de ce damné docteur. Il est homme à voler mon cadavre...

Et, se retournant, il dit :

— J'accepte, docteur. Je veux revoir la femme blonde.

— Mon cher, répondit le docteur, je vous conseille de lui envoyer un bouquet et un bracelet. C'est M^{lle} Héva, du Théâtre des Variétés. Ensuite, laissez-moi vous fixer sur la

fenêtre mystérieuse. C'est celle de mon cabinet de travail.
J'ai l'habitude d'étudier la nuit.

7.

Il est une chose toujours pénible pour un conteur, c'est l'emploi de ces trois *** ou de ces trois étoiles dont il est obligé souvent de se servir.

La petite principauté allemande où je vais vous conduire existe parfaitement; elle a des ambassadeurs, un gouvernement, une chambre électrique qui confectionne des lois, et elle se fait représenter à la Diète de Francfort.

Je ne voudrais pas la nommer, de peur de m'attirer des désagréments diplomatiques, et cependant l'emploi des *** m'agace les nerfs.

Je vais donc l'affubler d'un pseudonyme et l'appeler le Mariembourg.

S'il est un pays de ce nom, je lui fais d'avance mes excuses.

Or donc, par une belle matinée du mois de mars, S.A.R. landgrave Frédéric-Joseph de Marienbourg était en conférence avec le docteur Wilfrid, dans un pavillon de son palais, converti en laboratoire de chimie et d'anatomie.

— Mon cher docteur, disait le prince, je n'ai rien à refuser à la science ; et cependant vous me voyez très embarrassé, car, si ma haute cour de justice acquitte l'accusé Conrad Scheffer, il se passera peut-être dix ans avant que nous avons un pauvre petit condamné à mort.

— Quel crime a commis Conrad ? demanda le docteur.

— Oh ! dit négligemment le prince, un crime pour lequel les juges sont quelquefois indulgents. Il a tué sa femme. Vous connaissez les Allemands, ils sont toujours portés à donner tort au sexe faible, même quand il a payé ses torts de sa vie.

« Je me suis fait raconter l'affaire. Conrad Scheffer est tailleur de son état. Sa boutique fait face à celle d'un coiffeur. Conrad est boiteux, grêlé et borgne. De plus, il a cin-

quante ans. Le coiffeur est un beau garçon, et la femme Scheffer le regardait complaisamment.

« Un matin, Conrad l'a assommée avec son carreau à repasser les draps.

— Et Votre Altesse, dit le docteur, craint qu'il ne soit acquitté ?

— Hélas ! Du reste, nous allons être fixés dans quelques minutes, car on le juge en ce moment.

Le landgrave donna un ordre à un de ses officiers, qui courut à cheval au palais de justice. Une demi-heure après, le landgrave apprenait que le tailleur Conrad était condamné à mort, mais que ses juges le recommandaient à la clémence du souverain.

— Qu'on m'amène le condamné, dit le prince.

Une heure après, le pauvre tailleur, plus mort que vif, était introduit dans le laboratoire du docteur Wilfrid.

— Drôle ! lui dit le prince, tu as mérité, la mort deux fois plutôt qu'une, et je trouve tes juges bien osés d'avoir pu songer à ma clémence. Cependant, je veux bien te faire grâce provisoirement. Monsieur que voilà, et qui est un

grand médecin, va faire sur toi une expérience. Si tu survivs, on te laissera la vie.

Le pauvre tailleur s'inclina, les larmes aux yeux, et baisa le bout verni des bottes de Son Altesse Royale.

En ce moment, le baron Rodolphe entra.

Le baron avait une fleur de sourire aux lèvres et le visage épanoui, comme il sied à un homme ruiné qui retrouve cent mille livres de rente, et qui a fait un voyage en chaise de poste, ayant pour vis-à-vis la belle demoiselle Héva, à qui le directeur du Théâtre des Variétés a gracieusement accordé un congé.

Le baron se prêta de la meilleure grâce du monde à l'expérience du docteur.

Il ôta son habit devant S.A.R. le landgrave, avec autant d'aisance que s'il se fût déshabillé devant un simple particulier, lui montra ses bras semés de quelques petites taches brunes et ne sourcilla point en voyant le docteur tirer sa lancette de sa trousse.

— Ne me saignez pas trop, docteur, dit-il. J'ai besoin de toutes mes forces.

— Un quart de pinte suffira, répondit le docteur avec un sourire aimable.

Et il piqua sa lancette et le sang jaillit.

Le sang du baron était noir. Le docteur en recueillit juste un quart de pinte, puis il banda lestement la veine incisée, et le baron s'assit et accepta un cigare des mains aristocratiques de S.A.R. le landgrave.

Le pauvre tailleur regardait tout cela d'un air stupide.

— A toi maintenant, dit le docteur.

Il avait fait confectionner son petit soufflet ; il incisa fort proprement le bras gauche du tailleur et introduisit le bout du soufflet dans la veine, tandis que le landgrave ne dédaignait pas, tant il aimait la science, de verser le sang noir du baron dans l'instrument.

Le soufflet joua ; à la troisième insufflation, le tailleur jeta un cri terrible et tomba mort...

— Je m'y attendais, dit froidement le docteur Wilfrid. Baron, vous avez dans les veines le plus foudroyant des poisons animaux.

On emporta le baron Rodolphe évanoui.

8.

A trois mois de distance, un cavalier remontait, au pas d'un magnifique double poney d'Ecosse, l'avenue de l'Impératrice.

C'était un jeune homme mis avec élégance, mais d'une pâleur et d'une tristesse mortelles.

Il traversa la place de l'Etoile, gagna le boulevard Beaumont et franchit la grille d'un petit hôtel qu'un valet respectueux s'empressa d'ouvrir devant lui.

Un tilbury à télégraphe attelé d'un beau trotteur stationnait dans la cour.

— M. le vicomte de Chemilly, dit le laquais, est venu pour voir M. le baron, et comme j'ai dit à M. le vicomte que

M. le baron ne tarderait pas à rentrer, M. le vicomte est entré dans le fumoir de M. le baron.

Le jeune homme jeta sa bride, mit pied à terre et se dirigea d'un pas lent vers le perron.

M. le vicomte de Chemilly était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, frais et rose, au joyeux sourire. Le baron Rodolphe — c'était lui — le trouva nonchalamment assis dans un grand fauteuil, un cigare aux lèvres, une gazette à la main.

— Bonjour Arthur, dit le baron. Tu es aimable de m'être venu voir.

— Bonjour, Rodolphe, répondit le vicomte. Comment vas-tu aujourd'hui ?

— Un peu plus mal qu'hier, mon ami, répondit le baron avec un triste sourire.

— Ah ça, mon cher, explique-toi, dit vivement le vicomte. Qu'as-tu ? Qu'éprouves-tu ? Quel est le mal inconnu qui te ronge ? Je t'ai connu à peu près ruiné et l'homme le plus insouciant de la terre ; je te retrouve riche, heureux,

aimé, — car Héva est folle de toi, — et tu as l'air d'un condamné à mort.

— C'est que je le suis, en effet, répondit Rodolphe.

— Bah ! tu es taillé en Hercule.

Le baron eut un geste fébrile.

— Ecoute, dit-il, je vais te confier un secret. Il y a quatre mois, je suis sorti de ma mansarde, un matin, gai comme un pinson, avec un pistolet dans ma poche et la résolution bien arrêtée de me brûler la cervelle.

« A cette époque-là, mon cher ami, je serais sorti de la vie comme on sort du spectacle après une pièce ennuyeuse, sans regrets, sans détourner la tête, aussi naturellement qu'on abandonne un cheval poussif ou une maîtresse vieillie.

— Et... maintenant?...

— Maintenant j'ai peur de la mort, et je la vois venir... Chaque heure qui s'écoule me rapproche d'elle, chaque pas que je fais lui fait faire une lieue ; je meurs à chaque minute ; et je frissonne en songeant au moment qui suivra ma mort. Oh ! c'est affreux!...

Alors, d'une voix fiévreuse et saccadée, le baron Ro-

dolphe raconta le pacte diabolique et fatal qu'il avait fait avec le docteur Wilfrid.

Et lorsqu'il eut terminé cet étrange récit, il ajouta :

— Figure-toi que la mort n'est plus rien à mes yeux. C'est le lendemain qui m'épouvante. Si je ferme les yeux, je vois aussitôt le visage souriant de ce monstre à qui j'ai vendu mon corps ; si je m'endors, je m'éveille aussitôt sous une impression de froid terrible. Il me semble que le scalpel du docteur se promène implacable sur tout mon corps.

« Chaque nuit, enfin, j'assiste à mon autopsie.

« Cet homme vient chez moi chaque jour, à huit heures précises. Il m'examine comme un créancier ; son œil semble me dire : Je suis pressé. Quand donc vous exécuterez-vous ?

« Il m'est venu souvent une pensée infâme, une pensée de malhonnête homme.

« J'ai songé à fuir, à gagner Le Havre, à m'embarquer sur quelque navire en partance, et à me jeter ensuite en pleine mer.

« L'idée d'être mangé par les requins et d'échapper au scalpel me souriait.

« Mais agir ainsi, n'était-ce point un vol ? N'était-ce pas frustrer cet homme de mon corps ? Est-ce que mon corps m'appartient ? Cet homme ne me l'a-t-il point acheté ?

.....

9.

Le soir de ce jour, M. le vicomte Arthur de Chemilly disait au Jockey-Club :

— Messieurs, j'ai une bien triste nouvelle à vous donner. Ce pauvre baron Rodolphe est fou — fou à lier.

Le vicomte n'avait pas cru un mot de ce que lui avait raconté le baron Rodolphe, et il était persuadé qu'il devait ses cent mille livres de rente à la mort d'un vieil oncle péri-gourdin.

10.

Un matin, après une nuit d'horrible insomnie, le baron Rodolphe vit entrer chez lui le docteur Wilfrid.

L'honnête savant était radieux, et son sourire agrandissait démesurément ses grosses lèvres.

— Euréka ! mon cher enfant, dit-il, euréka ! j'ai trouvé !

Rodolphe tourna vers lui son œil atone.

Le docteur s'assit avec l'empressement d'un fat qui va raconter une bonne fortune.

— Oui, mon enfant, dit-il, oui, mon cher sujet, j'ai trouvé l'antidote, le remède à ce poison animal que vous portez dans vos veines et qui ne vous empêche pas de vivre, vous, tandis que le tailleur en est mort sur le coup.

— Vous avez trouvé le remède ? s'écria Rodolphe qui oublia que le docteur ne devait point l'expérimenter sur lui.

— Certainement. J'ai décomposé ce reste de sang que je n'avais pas infusé dans les veines du tailleur, je l'ai analysé, et j'ai constaté qu'il contenait de l'iodure de fer dans une proportion gigantesque. A dose égale avec le poison, vous seriez mort depuis longtemps, mais le principe ferrugineux dominant, vous avez vécu.

« Alors, voici ce que j'ai fait. J'ai fait venir d'Allemagne un autre condamné à mort que S.A.R. le landgrave a bien voulu me confier. Ce cher prince, il est fou de la science.

« Ce condamné est un soldat qui a déserté. C'est un grand et solide garçon de vingt-cinq ans, robuste comme un Hercule, et qui mange huit livres de roast-beef par jour.

« Savez-vous ce que je fais depuis trois mois ? Je le bourre de fer sous toutes les formes. Il est ioduré maintenant des pieds à la tête.

— Eh bien ? demanda Rodolphe.

— Demain, je vous saignerai.

Le baron frissonna.

— Un pauvre petit quart de pinte, dit le docteur. Si mon homme ne meurt pas comme le tailleur, l'expérience sera décisive.

Et le docteur reprit sa canne et son chapeau et s'en alla tout joyeux.

Le lendemain, il arriva suivi de son troisième sujet.

C'était un épais Allemand, au niais sourire, à l'encolure de taureau, qui ne disait pas un mot de français, et qui regarda le baron avec de gros yeux ronds sans chaleur.

Le baron Rodolphe était plus pâle et plus défait que jamais.

Le docteur fronça le sourcil et se dit :

Je crois que le mal fait des progrès... J'aurais pourtant besoin qu'il vive encore un an.

Le baron se laissa saigner, mais avant que le docteur eût fini de lui bander le bras, avant qu'il eût tenté l'expérience de l'insufflation sur le gros Allemand, — Rodolphe ferma les yeux et s'évanouit.

— L'aurais-je tué ? se demanda le docteur avec inquiétude.

11.

Les îles d'Hyères sortent verdoyantes de cette nappe d'azur qu'on nomme la Méditerranée.

C'est le soir, le soleil de Provence va disparaître à l'horizon, — la brise est tiède et le ciel aussi bleu que la mer.

Un jeune homme faible et chancelant encore est venu s'asseoir au bord de la mer, appuyé sur le bras d'un homme âgé. C'est le docteur Wilfrid qui a conduit le baron Rodolphe sur cette terre bénie de ceux que la vie abandonne sur le continent.

Les rares cheveux du docteur ont blanchi, son œil est cave et cerclé de bistre, le sourire a fui ses lèvres jadis papillardes.

Cet homme a l'air centenaire. Un grand et solide gaillard

en livrée de domestique se tient respectueusement à distance ; c'est l'Allemand condamné à mort et qui a survécu à l'insufflation du sang empoisonné.

— Mon enfant, dit le docteur d'une voix grave, vous avez failli mourir, vous avez été fou longtemps. Longtemps j'ai lutté corps à corps avec le mal, — lutteur égoïste et féroce car je servais toujours la cause de la science.

« Et puis, un jour, j'ai eu peur... je me suis demandé jusqu'à quel point un homme avait le droit, dans l'intérêt de la science, de se transformer en bourreau.

« Le remords est entré dans mon cœur, et j'ai demandé pardon à Dieu.

« Dieu a fait un miracle. Il m'a permis non seulement de vous sauver, mais il a eu la bonté infinie de faire naître en moi, pour vous, l'affection d'un père. J'ai fait mon testament, et j'ai brûlé mon ouvrage sur la peste brune dont je vous ai sauvé.

« Vous avez encore de longs jours à vivre, — voulez-vous être mon bâton de vieillesse, voulez-vous être mon fils?...

... ..

Le docteur Wilfrid est mort cet hiver. Son héritier, le baron Rodolphe, aujourd'hui plein de vie et de jeunesse, le pleure comme un père.



Du même auteur
dans la même collection :

Le Nouveau maître d'école

Le Trompette de la Bérésina



Réalisé avec Acrobat Distiller®
en juin 2000
pour le compte de la société d'édition
Les Belles Lettres
95 boulevard Raspail
75006 Paris

Dépôt légal : juin 2000